L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 1er octobre 1909.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	64	18
Midi.....	68	20
3 P. M.....	80	27
5 P. M.....	80	27

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Les demeures de Balzac.
La disparition du Musée de Waterloo.
L'Horloger de Montreuil, Les Causes célèbres.
Les Fêtes de Fulton.
La Fin de l'Empoisonneur.
Mots historiques.
Nos Modes d'Automne.
Cuisine.
Le Petit Faune, feuilleton du dimanche, suite.
Mondanité, Chiffons.
L'actualité, etc., etc.

Signature d'un contrat.

Un avis de Washington nous apprend que le contrat pour la construction du Bureau de Poste que le gouvernement fédéral nous promet depuis tant d'années, vient d'être signé à New-York, et qu'il ne reste plus qu'une formalité à remplir pour que nous soyons assurés de posséder quelque jour un nouveau Bureau de Poste : l'acceptation par le gouvernement de la garantie qu'offre le constructeur pour la fidèle exécution de ses obligations.

On nous laisse espérer que cette acceptation ne se fera pas trop attendre, un jour ou deux au plus.

Il y a longtemps que la Nouvelle Orléans demande aux autorités nationales de faire pour elle ce qui se fait pour toutes les villes qui acquièrent de l'importance, dont les populations s'accroissent et dont le commerce prend de l'extension.

Depuis une dizaine d'années, notre ville grandit pour ainsi dire à vue d'œil; et la nécessité de marcher avec ce progrès s'impose au gouvernement de Washington s'il veut échapper à la juste critique de l'opinion publique.

Mais si encourageante que soit la perspective, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment d'incrédulité quant à l'érection prochaine du bâtiment en question ; nous craignons fort qu'il ne coule beaucoup d'eau encore sous le pont avant que nous n'ayons une nouvelle Poste.

Les lenteurs apportées à l'exécution du projet qu'ont conçu certains individus de transporter la Poste dans une partie de la ville qui, dans cinquante ans ne sera pas encore un centre bien populeux, ne sont pas très regrettables après tout.

La Poste est un lieu public que fréquente la plus grande partie d'une population ; son emplacement a donc sa logique, comme l'organisation de ses départements divers. Il faut pour l'agrément de ceux qui y ont des affaires à traiter, qui s'y rendent fréquemment, qu'elle leur soit d'un accès facile

Les messieurs qui ont fait choix du terrain sur lequel s'élèvera la Poste, toujours à l'état de projet, ne se sont pas préoccupés de l'agrément de la génération actuelle ; ils ont préféré s'intéresser aux générations futures ; bâtir pour elles. Douce prévoyance dont la récompense viendra tardivement à ceux qui l'auront méritée, à la condition que leur vieillesse s'allonge démesurément, et que la reconnaissance soit encore de ce monde, car tant de sentiments meurent tous les jours.

Ceux qui se rappellent la grosse affaire que fut le choix de l'emplacement de la nouvelle Poste ; les mille et une petites manœuvres auxquelles recoururent les partisans de l'*Up townisme* pour que la Poste fût érigée de leur côté, voyent dans les délais qu'apporte le gouvernement de Washington dans l'exécution de ses obligations, comme une condamnation de l'égoïsme dont il a été fait preuve en l'occasion ; et combien de ceux qui ont assisté à la conception du projet ne seront pas là pour applaudir à son exécution ; la tombe qui n'abandonne jamais ses droits, les a réclamés quant à beaucoup d'entr'eux. Ceux-là, assurément, ne recueilleront pas la gratitude des générations futures.

Mais la Poste à beau poindre à l'horizon que nous n'y croirons que lorsque nous la toucherons. Il y a encore des Thomas sur terre.

BEAU LANGAGE.

M. Célestin Demblon est ce député belge qui veut que le vrai Shakespeare ait été Rutland.

M. Demblon n'est pas le premier venu en littérature. Voici un échantillon de son style, extrait d'une plaquette intitulée : "Aux bois du Coudroz" :

"Le soleil élargi, pantelant de spasmes d'or qui fulgurent avec douceur, fait la roue comme un paon dans l'universel sourire de l'espace".

On y lit ensuite des choses de ce genre :

"Une espèce d'aurore, sœur des védiques jadis éteintes.... Des profondeurs de feuillages en transparences carnées .... une ignescente avalanche de roses naïves duvète chaque ligne d'une chasteté naïve... O braisiers des anthères, consumez-vous de délices et d'adoration devant le trouble des pistils....une suavéolence nuptiale s'allume ...., etc."

Et voici la fin du morceau :

"C'est la Jérusalem où j'irai m'épanouir en l'eucharistie dernière, où l'atome recèle tout, où les joies usées renaissent éternellement neuves, où les délires de tous les temps emplissent pour chacun chaque seconde, où je n'ouïrai plus, sous de resplendissants nuages inaccessibles, ma vie entière qui sanglote dans floréal en exil."

Eh bien voilà des proses qu'on n'attribuera jamais à Shakespeare, ou à Rutland !

Pour une couronne française à Iéna.

Pendant les mois d'avril et de septembre, Iéna privée de ses étudiants, est une petite ville parfaitement tranquille. Dès huit heures du soir le tramway s'est arrêté, les rues sont désertes, un silence épais tombe des montagnes voisines ; seule continue de murmurer sur son lit de cailloux la Saale qui a vu passer toute la Grande Armée, Lannes, Augereau, Davout, Soult, Ney. Quant à leur chef, son nom éclate toujours, partout. A la devanture encore éclairée d'un papetier, je vois sur vingt-huit cartes postales toute la série des portraits de Napoléon depuis l'école de Brienne jusqu'à Sainte-Hélène....

Pour visiter le champ de bataille les touristes—qui sont principalement des Américains—suivent la grande route de Weimar au pied de montagnes si escarpées que l'on comprend à peine qu'une armée ait pu gravir ces pentes pendant la nuit. Les Français "grimpaient comme des singes" disent les vieux récits allemands, tandis que les reflets d'un incendie allumé par mégarde dans la ville et d'innombrables torches portées à la main donnaient à cette prodigieuse escalade un aspect fantastique. D'après une brochure, trouvée chez un bouquiniste de Iéna, le Landgrafenberg était en 1806 en partie couvert de vignes aujourd'hui disparues à la suite de quelque crise viticole sans doute. Mais autrefois ce Weinberg devait être arrangé à l'allemande avec des terrasses, des escaliers, des sentes qui facilitèrent l'ascension. Lannes, Soult et la garde passèrent de la sorte. Augereau, comme le touriste moderne, suivit tranquillement l'unique route carrossable, celle de Weimar, qui s'élève jusqu'à la Schrecke (le colimaçon) où il rencontra les Saxons. Dans la matinée du 14 il les bouscula, conquit le village d'Isserstedt où Ney le rejoignit : alors toute l'armée se trouva réunie sur la crête du plateau. Cette manœuvre audacieuse a étonné tous les tacticiens ; mais elle exigeait des troupes extraordinaires, qui réussiraient l'escalade des montagnes et ensuite ne se laisseraient pas précipiter dans les ravins.

Le champ de bataille n'a guère changé : mêmes bouquets de bois, villages pareils de quatre à cinq cents habitants qui, pour la plupart, cultivent la terre fertile de ce plateau couvert d'arbres fruitiers comme les environs de Metz. Mais quelle différence entre Cospeda, Closewitz et Saint-Privat, Rezonville, champs de bataille de luxe, si j'ose dire, que la Prusse a hérissés de monuments splendides où elle fleurit toutes les tombes ! Ici la pierre placée jadis à l'endroit où se tint l'empereur le matin du 14 octobre est toute petite et délabrée ; combien modeste à côté de celle du roi Guillaume à Gravelotte ou de Frédéric Charles à Vionville. Il est naturel que les champs de la défaite ne soient pas aussi bien entretenus que ceux de la victoire. Un seul monument rappelle l'anéantissement de la Prusse ; le dénkmal que Guillaume II inaugura le 14 octobre 1905. C'est à Vierzehnheiligen (les 14 saints), point central de l'action, village pris et repris deux fois, que se dresse le monument commémoratif : une croix de marbre sur un socle carré où sont gravés les très nombreux noms des soldats allemands qui reposent ici. Derrière le monument se dresse une église de village entourée d'un cimetière suivant l'ancienne coutume ; sous la tour du clocher, dans un même caveau, dorment pêle-mêle les vainqueurs et les vaincus : au mois de septembre 1811 ; toutes les tombes éparpillées depuis Iéna jusqu'aux portes de Weimar furent ouvertes et les restes des Brandebourgeois et des Parisiens, des Saxons et des Basques furent confondus dans une même sépulture.

Autour de la petite porte du caveau, à tous les piliers de la tribune qui recouvre cette partie de l'église, pendent des couronnes envoyées par les régiments qui combattirent ce jour là ou par des Sociétés patriotiques et par des Associations de vétérans. Je cherche un souvenir français : vainement. Ce n'est pas le gouvernement allemand, toujours si respectueux du courage heureux ou malheureux, qui nous empêche d'honorer nos morts et nous devons réparer cet oubli au 14 octobre prochain.

Et je ne sais pourquoi le nom d'un parent me traverse la mémoire. Il s'était engagé sous la République et il est mort en Allemagne pendant l'épopée impériale ; on ne savait jamais où il se trouvait et dans nos partages de famille le tabellion écrivait simplement : Jean Derain, aux armées de la République ou bien à la Grande Armée. Aux dernières nouvelles,—qui datent de 1806 précisément !—il était officier. Qui sait ? il dort peut être là parmi les ossements poméraniens dans ce caveau où je voudrais nouer un ruban tricolore. X.

DE "FANTASIO."

"Connaissez vous notre nouveau confrère spécialement affecté à la clientèle des water-closets à dix centimes ? Un traité spécial fut sans doute passé avec cette honorable société.

"Dans la petite case aux papiers de soie, on le trouve discrètement glissé.

"C'est un journal gai, d'ailleurs, intitulé "Histoires drôlatiques." Avec cette épigraphe : "Cinq minutes de gaieté en attendant....." Les points de suspension sont une trouvaille.

"Voici le titre des premiers fascicules : "Une Cure ; Le Sommelier de Saint-Siméon ; La Panne ; L'Amoureux subterfuge ; La Pipe improvisée ; L'Omnium liturgique."

"Sur la couverture, bien entendu, de nombreuses publicités.

"Voilà bien le journal moderne."

Gabriel d'Annunzio et l'aviation.

Un correspondant de Rome écrit :

On sait que Gabriel d'Annunzio a accompli dans l'aéroplane du lieutenant Calderara un vol d'une dizaine de minutes à la suite duquel il se déclara ravi.

Gabriel d'Annunzio, après une halte à Bologne, vient de retourner à Florence dans sa villa de la Cappucina, et il a annoncé à ses amis qu'il avait l'intention formelle d'acheter un aéroplane. Il hésite seulement entre le biplan et le monoplan.

En attendant, il écrit ses impressions d'Icare triomphant ; elles seront incorporées dans le roman qu'il achève en ce moment sous le titre : "Forse che si, forse che no !" (Peut-être oui, peut-être non !) et dont le héros est un aviateur.

Ce roman paraîtra, on croit, en italien et en français, en novembre prochain. Gabriel d'Annunzio a étudié minutieusement l'aéroplane de Calderara, comme il avait étudié, pour écrire la "Nave", tout l'outillage des anciennes barques vénitiennes. Il a pris aussi d'abondantes notes au circuit de Brescia et s'est particulièrement intéressé au monoplan de Blériot.

Il est probable que dans "Forse che si, forse che no !" apparaîtra la silhouette caractéristique de Blériot sur sa gigantesque libellule.

Quoi qu'il en soit, on ne sait qui l'emporte en l'occurrence du spotsman ou du poète qu'il y a dans d'Annunzio. Passionné pour le cheval, la chasse, l'escrime, il fut aussi en Italie un des premiers fervents de l'automobilisme à ses débuts. Aujourd'hui, après avoir goûté la volupté nouvelle de voler dans l'espace, il renoncerait presque à tout pour se consacrer à l'aviation.

—Changeons de métier, disait-il au lieutenant Calderara. Faites mes romans et je monterai dans votre appareil !

—Mais, dit Calderara, "vous pouvez faire l'un et l'autre"

Et c'est en effet ce à quoi se décide Gabriel d'Annunzio.

Mort de M. André Buffet.

On annonce, de Mirecourt, la mort de M. André Buffet, ancien chef du bureau politique du duc d'Orléans, décédé récemment, dans sa propriété de Rivenel.

Né à Paris, le 10 mars 1857, fils de l'ancien ministre du Seize Mai, M. André Buffet professa de bonne heure des opinions royalistes. En 1890 il assista de ses conseils le duc d'Orléans qui, malgré la loi d'expulsion, était venu à Paris réclamer son enrôlement militaire.

Huit ans plus tard, il succédait à M. Dufeuille dans la direction du bureau politique du duc d'Orléans. Il orienta, aussitôt, le parti royaliste dans une action énergique contre la République.

Impliqué dans le complot de 1899, il fut arrêté à la gare de l'Est, au moment où il allait gagner la Belgique. La Haute-Cour, devant laquelle il revendiqua la responsabilité d'avoir tout fait pour renverser le régime républicain, le condamna, le 4 janvier 1900, à dix ans de bannissement. Il fut conduit le soir même, à la frontière belge.

Durant son exil, il eut une polémique avec Paul Déroulède, également banni. Les deux adversaires décidèrent de se rencontrer en Suisse, mais la police fédérale interdit le duel.

Amnistié en 1905, M. André Buffet rentra en France. Il resta à la tête du bureau politique du duc d'Orléans, mais son état de santé le força à démissionner, il y a quelques mois. Il fut remplacé par M. Roger Lambelin.

L'élevage des escargots.

L'installation d'une "escargotière" pouvant produire 500.000 individus exige un parc de 200 mètres et une première dépense de 1.300 francs. La nourriture est très coûteuse, car ces animaux sont des plus voraces : une voiture de choux peut être dévorée en une nuit par 100.000 colimaçons. Par contre le prix de vente est très variable suivant l'espèce et la saison : il oscille de 4 à 35 francs le mille. On sait qu'avant d'être livré à la consommation l'escargot doit subir un jeûne de 5 à 10 jours.

COURSE EN BALLON.

Indianapolis, Ind., 1er octobre — Une dépêche de Greenville, Ky, 110 milles à l'ouest de Louisville, dit que le ballon "Indiana" est passé à cet endroit à 7:30 heures ce matin, se dirigeant vers l'ouest.

Le ballon est parti d'ici à la nuit, hier, portant Henry D. Pruden, son propriétaire, de Dayton, O., et deux autres individus.

THEATRES.

TULANE.

Les deux dernières représentations de "The Traveling Salesman", la jolie comédie de James Forbes, se tont données aujourd'hui au Tulane.

Demain soir "The Test", une splendide comédie dramatique avec Blanche Walsh dans le premier rôle.

CRESCENT.

La valeur de la remarquable comédie "The Lion and the Mouse" est rehaussée par l'art avec lequel elle est interprétée par la troupe qui joue cette semaine au Crescent.

Cette pièce sera jouée deux fois aujourd'hui.

Demain soir, les deux comiques populaires Yorke et Adams dans une pièce intitulée "In Africa."

ORPHEUM.

La variété du programme de l'Orpheum est bien faite pour plaire au public, aussi la salle du populaire théâtre de la rue St-Charles est-elle comble à chaque représentation.

Plusieurs nouveautés sont annoncées au programme de la semaine prochaine.

Navire en détresse remorqué à Mobile.

Mobile, Ala, 1er octobre—Le brigantin anglais "Athena", capitaine Marcial, qui a été désemparé par l'ouragan du 20 septembre, et est resté plus de 8 jours en détresse au large de l'embouchure du Mississippi, a été remorqué aujourd'hui à Mobile.

M. et Mme Bryan fêtent leurs noces d'argent.

Lincoln, Nebr., 1er octobre—M. et Mme W. J. Bryan ont fêté aujourd'hui le 25me anniversaire de leur mariage.

Les deux époux ont reçu de nombreux cadeaux et messages de félicitations de toutes les parties des Etats Unis.

Arrivée de M. Whitney.

Truro, N. E., 1er octobre — Harry Whitney, qui était avec le Dr Cook à Etah, est arrivé ici hier soir de St Johns, Terre Neuve, et a pris un train pour New York où il va voir le Dr Cook.

M. Whitney a refusé de rien dire au sujet de l'explorateur.

Mort de George W. Moore.

Londres, 1er octobre—George Washington Moore, organisateur de la troupe de minstrels Moore et Burgess et connu dans les cercles sportifs comme "Poney" Moore, est mort ce matin.

BAUME D'ALLEN POUR LES POUMONS

Pour les TOUX, RHUMES, CROUPS,

Profondément enracinés.

Un Flacon de 25c pour un Simple Rhume
Un Flacon de 50c pour un Fort Rhume
Un Flacon de 1.00 pour une Toux Opiniâtre

Vendu par tous les Pharmaciens.

DAVIS & LAWRENCE CO. Montréal

Accusée de vol.

Une négre du nom de Geo. Holmes a volé une somme de $1.50 jeudi soir sur le comptoir de John Stens qui tient un restaurant au marché Tremé.

Commencement d'incendie

Des enfants jouant avec des allumettes ont mis le feu dans un lit de mousse dans la demeure de John Ross, rue S. Peters 1665, hier après-midi vers deux heures. Les flammes ont été promptement éteintes.

Querelle.

Au cours d'un jeu de dominos après midi rue Orléans 121, une querelle s'est élevée entre Abe Nicholson et Ned. Jointer, deux hommes de couleur.

Le dernier a été blessé à la tête par son adversaire qui s'est enfui avant l'arrivée de la police.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12.Un an | $6.... 6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$5.00..Un an | $2.50...6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$6.05..Un an | $3.00...6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont leur droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX, ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Edition Hebdomadaire de "Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 69 —Commencé le 15 juillet 1909

LE HIBOU

GRAND ROMAN POLICIER

PAR JAUME

Ancien inspecteur principal de la Sûreté

TROISIÈME PARTIE

LA VILLE SOUTERRAINE

VI

BERLAN DE CONVERSATIONS

(*Suite.*)

—Je dis cela pour vous !

—Pour moi ? fit Major surpris.

—Oui, mon vieux rascal, pour vous qui tournez autour de la valise, depuis Montréal..... Je vous vois venir, allez ! Vous voudriez vous attribuer tout le mérite devant Kirk Alphas... Oh ! sans rancune : il n'est pas défendu de se faire valoir..... Mais laissez-moi donc ma part, puisque la vôtre est la plus belle.... Vous amenez, vous, Mme de Labouheyre, c'est-à-dire le trésor du Transvaal : une affaire de cent millions ! Vous pourrez vivre à la campagne, quand vous aurez touché votre commission !

—L'animal ! se disait Major : il ne boira donc jamais assez pour déraisonner ?

Il reprit tout haut :

—Oui, si Mme de Labouheyre paie ! Mais....

—Oh ! fit négligemment le Saxon, elle parlera.... ne serait-ce que éviter le sort de son mari..

Tout à coup, il sursauta :

—Chut ! fit-il.... Ecoutons..

En effet, un bruit de voix se faisait entendre dans la pièce. Major intrigué se retourna : il il était seul avec Clakestone, et cependant il entendait distinctement une conversation ; il lui semblait que les voix des interlocuteurs lui étaient familières.

Subitement, il comprit :

—Ah ! oui, le téléphone haut-parleur !

—Mieux encore ! répondit Clakestone..... Taisons-nous !

Et Major, imitant son compagnon, prêta une oreille attentive aux paroles des invisibles interlocuteurs.

Expliquons d'un mot ce qui se passait.

Antoine était allé rejoindre Vauvert dans sa chambre. Les deux amis, se croyant à l'abri de toute indiscrétion, causaient librement, dans le grand silence du château mystérieux. Mais tout ce qu'ils disaient se répercutait en bas, dans la salle où se tenaient Clakestone et Major. Un dispositif encore peu connu, utilisé depuis quelques mois dans certaines prisons des Etats-Unis, centralisait ainsi tous les bruits, et rien ne pouvait se dire, à l'intérieur de cette demeure truquée des caves au faîte, que les personnes placées dans la salle du rez-de-chaussée ne pussent entendre clairement.

On devine l'angoisse de Major, en faisant cette découverte. Antoine et Vauvert n'allaient-il pas dévoiler son secret ? Major, convulsivement, serrait dans sa main la crosse du revolver dont il n'hésiterait pas à faire usage si....

Mais il ne tarda pas à se rassurer un peu, et il vit que le visage de Clakestone exprimait la stupéfaction la plus profonde.

—Vous êtes sûr de cela ? disait Vauvert.

—Absolument ! répondit Antoine.

—Vous l'avez vu à Paris ?

—Je l'ai vu une fois ou deux ! c'est tout à fait certain.... Je ne sais pas comment je ne l'ai pas reconnu plus tôt.... Car enfin, ce n'était pas une figure de valet de chambre ordinaire !

—Et il était au service de Paul de Labouheyre ?

—Parfaitement.... C'est chez Labouheyre que je l'ai vu.... Il s'appelait bien Alfred.

—Ça ! répondit Vauvert, c'est épatant. Clakestone ayant été le valet de chambre de M. de Labouheyre.... Dites donc ! ajoutait le brave policier en riant... je vais lui dire de brosser mes vêtements..... Il doit avoir l'habitude !....

—Oh ! faisait Antoine, je lui ai déjà commandé mon chocolat pour le matin ! Mais tout s'explique, maintenant !

—Vous trouvez ?

—Parbleu ! Il y a une machination dirigée contre la famille de Labouheyre.... Par qui ? On le saura un jour ! Mais il est évident que cet Alfred ou ce Clakestone a été placé comme espion auprès de mon ami Paul. Dans quel but ? Mais pour découvrir un secret.... un secret d'argent, bien entendu !

—Peut être ! murmurait Vauvert. Enfin, qui vivra verra. Attendons les événements, et reposez vous. Il faut dormir !

Et le bruit de voix cessa.

Major regarda Clakestone, retenant avec peine une envie de rire. L'ex-valet de chambre paraissait furieux.

Il s'était levé, marchant avec agitation de long en large. Tout à coup, il se rassit.

—Il a raison, le petit ! s'écria-t-il. J'ai été, le valet de Paul de Labouheyre ? Mais quant à prétendre que je l'ai espionné.. Ah ! c'est comme ça que les policiers écrivent l'histoire ?.... Les pauvres, s'ils savaient !

—Bien sûr ! fit Major qui se voyait près de découvrir le mot de l'énigme, et grillait d'impatience, mais sans oser questionner son interlocuteur.

—Dites donc, reprit Clakestone, voulez-vous rire ?

—Je ne demande pas mieux !

—Allons faire un tour à la chapelle !

—La chapelle ?

—Oui. Vous ne savez donc pas ?

—Non !

—Pourtant, vous êtes venu ici déjà ?

—Oui, deux fois ! fit Major, que la lecture des papiers de Dupuis avait documenté à cet égard. Mais mes séjours ont été très brefs, et je n'ai pas vu tout ce qu'il y a ici.

—Eh bien, venez ! Je vais vous montrer ce qu'il y a de plus curieux.

Les deux compagnons descendirent quelques marches d'un escalier s'enfonçant dans les sous-sols, et distinct de l'escalier des caves. Ils firent quelques pas à droite, sous une voûte assez haute.

—Tiens ! dit Major, un souterrain !

—Pas du tout ! Un cul-de-sac ! répliqua Clakestone, en tournant le bouton d'un commutateur électrique.

A la lueur d'un éclairage violent, Major regarda : devant lui, il avait un mur de pierres de taille.

—Eh bien ?

—Eh bien, la chapelle est derrière.... Tenez !

L'une des pierres du mur paraissait plus rugueuse que les autres. Clakestone y passa le doigt, sentit une légère saillie :

—C'est là ! dit-il.

Clakestone appuya faiblement. Le mur s'ouvrit, laissant voir une façon de cellule, une vraie chambre de prison, avec une table de bois blanc, un escabeau, une planche recouverte d'un matelas. Cette cellule était éclairée par une ampoule électrique.

—C'est ça, la chapelle ?

—Oui, dit Clakestone, en riant, Kirk Alphas a baptisé ainsi ce réduit paisible parce qu'il est propice, singulièrement, aux méditations religieuses et à la prière !

—Bah ! fit Major, vous m'aviez promis de me faire rire : je ne vois, là-dedans, rien de folâtre !

—Attendez ! Si on enferme quelqu'un là-dedans, ce quelqu'un là ne peut plus sortir.... A part cela, il jouit du plus grand confortable. Il n'a qu'à appuyer sur un bouton électrique, placé dans un coin de la cellule, pour que, cinq minutes après, toutes les provisions nécessaires à sa nourriture lui arrivent..... comme par enchantement. Il ne sait pas d'où cela vient. Ceux qui lui envoient le pain quotidien ne savent pas plus à qui ils ont affaire. Vous voyez : c'est charmant. On supprime ainsi les conversations entre prisonnier et gardien ; on supprime les ennuis de la surveillance ; mille choses, enfin, qui deviennent pour un être intelligent et résolu, autant de possibilités d'évasion.... Celui qui est enfermé ici ne manque de rien, sous le rapport de la nourriture. Un point, c'est tout. Mais c'est un lieu délicieux pour quiconque aime la bonne chère. Car si le prisonnier appuie vingt, trente fois par jour — ou par nuit — sur le bouton électrique, on lui descend vingt, trente fois, des provisions variées.....

—Tiens ! Tiens ! Et après ?

—Après ? dit Clakestone. Vous ne devinez pas ?

—Ma foi, non !

—Eh bien, j'ai l'âme sensible .... Un détail m'a frappé : ce grand policier, qui dort là-haut vous savez, le fameux Major, qui se figure connaître mon nom et croit que je ne sais pas le sien..

—Oui.. Major, l'inspecteur de la Sûreté !....

—Il est si maigre, le pauvre ! Il me fait de la peine ! Je m'en vais le mettre au régime, dans la chapelle : il fera deux repas par